

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXVIII

OU TOUT LE MONDE SE RETROUVE

(Suite et fin)

Il revint bientôt, les bras chargés de bouteilles, qu'il pressait amoureusement sur son cœur.

Quand tout ce butin fut rangé en bataille sur la table, Lafleur s'écria :

« Mes amis, à présent que nous nous connaissons pour des gaillards solides qui savent prendre la vie comme il faut et la mener joyeusement, je propose de faire rondement les choses. Et, d'abord, buvons à l'éternelle amitié que nous venons de contracter, le gros Bill et moi.

—Où ! où ! cria-t-on de toutes parts : que les colombes se dévorent entre elles, plutôt qu'un nuage n'obscurcisse une si belle amitié !

—A pleins verres, messieurs ! tonna Lafleur, tout en cachant négligemment le sien, qui était aux trois quarts rempli d'eau.

Cette recommandation était inutile pour les deux nouveaux arrivants, car ils avaient une soif de fiévreux et ne demandaient qu'à s'humecter largement le gosier.

La santé des nouveaux amis fut donc bue avec entraînement ; puis vint celle de Simon, celle de la mère Friponne, puis celle du grand chien fauve, puis celle du chat noir, puis... on ne sut plus à qui boire.

A cette phase de l'orgie, tout le monde était aux quatre-cinquièmes ivre. Bill avait la figure vermillonnée et turgescence ; Passe-Partout demeurait pâle et anguleux, mais ses petits yeux noirs lançaient des regards en vrilles, tout torse d'éclairs joyeux ; Simon avait roulé sous la table et ronflait comme un cachalot ; la mère Friponne, le nez sur ses genoux, cuvait son whisky en face de la cheminée.

Quant à nos deux intimes, Lafleur et Cardon, ils semblaient plus ivres encore que les autres. Le premier avait, sans cérémonie, escaladé la table, et, là, dominant les pochards ahuris, il hurlait sa chanson favorite : le *Grand-père Noël*, à laquelle répondait, d'une voix de girouette rouillée, l'illustre Cardon.

Ce tintamarre diabolique dura jusqu'à plus de quatre heures du matin, où Passe-Partout se déclara tout-à-fait incapable de boire une seule goutte de plus et manifesta le désir de garder l'atôme de lucidité qui lui restait.

Bill se récria :

« Mais il y a encore une bouteille pleine ! disait-il d'un ton lamentable.

—Il est temps de songer à nos affaires, répondait Passe-Partout.

—Au diable les affaires !... reprenait le géant.

—Au diable !... hum ! et le patron, l'envois-tu au diable, lui aussi ?

—Quel patron ?... Ah ! ce grippe-sou de Lapierre... »

—Chut !

Cette dernière recommandation fut accompagnée d'un si formidable coup de pied, que Lafleur et Cardon, qui paraissaient sommeiller, tressaillèrent sur leurs escabeaux.

Ils échangèrent un rapide regard et se levèrent négligemment.

Chose singulière, malgré l'énorme quantité de whisky qu'ils avaient bu, les deux jeunes gens semblaient parfaitement solides sur leurs jambes et toute trace d'ivresse avait disparu.

Pendant que Passe-Partout, avec une pointe d'inquiétude dans le regard, cherche à se rendre compte de cet étrange phénomène, expliquons-le à nos lecteurs.

On se rappelle qu'aussitôt la voiture arrivée, l'assé-Partout sauta à terre et courut à la mesure de la mère Friponne ; on se souvient aussi qu'il revint vers Bill et lui annonça qu'il y avait du monde, et qu'il faudrait tourner la maison, pour entrer par derrière. Ce qui fut fait.

Mais toutes ces allées et venues ne s'étaient pas exécutées sans éveiller l'attention des hôtes de la mère Friponne. Or, comme ces hôtes n'étaient rien moins que Lafleur et Cardon, c'est-à-dire des amis de Gustave Després et du Caboulot, disparus si étrangement depuis quelques jours, on conçoit que tout ce qui sentait le mystère dut leur mettre la puce à l'oreille.

Ils profitèrent donc de l'absence de la vieille pour regarder par la fenêtre et assister au singulier transbordement que nous avons décrit. Malheureusement, la lune, comme si elle l'eût fait exprès, se cacha derrière un nuage au moment où le lugubre cortège passa près de la maison, et ils ne purent distinguer les traits de l'homme garrotté et bâillonné que l'on était en train de mettre à l'ombre.

Toutefois, ce qu'ils en virent leur donna l'éveil et fit naître dans leur esprit une étrange émotion, mêlée d'une espérance vague... Si c'était Gustave ou le Caboulot que l'on faisait ainsi disparaître !... Ce Lapierre de malheur en était bien capable, après tout !

« Veillons au grain, ami Cardon, avait murmuré Lafleur à l'oreille de son camarade ; quelque chose me dit que nous ne serons pas venus ici ce soir pour rien.

—Tu crois donc que ça pourrait être... ? » avait répliqué Cardon.

—Ça me le dit... j'ai un pressentiment. Mais, chut ! voilà nos bandits qui remontent de la cave. Tâchons de les griser et de ne pas perdre

la boule, nous. Une autre fois, nous leur re-vaudrons ça... »

L'arrivée de la mère Friponne, suivie des deux prétendus explorateurs—une petite qualité inventée par l'ingénieuse vieille—mit fin au colloque, et l'on s'appêta à bien recevoir des *gentlemen* aussi considérables.

Nous avons vu avec quelles démonstrations chaleureuses furent accueillis les honorables explorateurs du pays situé en arrière de Charlesbourg ; nous avons entendu les serments d'éternelle amitié échangés entre les quatre nouveaux amis et scellés de formidables libations—réelles pour Passe-Partout et Bill, mais simulées pour les deux étudiants ; il nous a même été donné de suivre les progrès de l'ivresse chez l'insatiable géant et—ô néant de la vertu humaine !—chez l'incorruptible lieutenant de Lapierre.

Le programme tracé par Lafleur avait donc été exécuté sans encombre quant à ce qui concernait l'ivresse ; mais, par malheur, jusqu'à près de cinq heures du matin, toute tentative pour faire *jaaser* les deux apôtres avait échoué.

De guerre lasse, Lafleur et Cardon essayèrent d'un nouveau stratagème : ils feignirent de dormir.

C'est à ce moment même que Passe-Partout déclara en avoir assez et refusa de boire la dernière bouteille avec son vorace compagnon.

La partie semblait donc fort compromise et les étudiants se disposaient à dresser de nouvelles batteries, lorsque le nom de Lapierre, imprudemment échappé à Bill, éclata comme une bombe à leurs oreilles.

L'effet fut instantané.

Plus de doute : l'homme garrotté que les deux chenapans avaient transporté dans les caves de la masure ne pouvait être autre que Després ou le Caboulot !... Et le mariage de Lapierre qui allait se célébrer le matin même !...

Lafleur et Cardon se levèrent donc tranquillement de leurs sièges ; puis, avec la même insouciance, ils se dirigèrent chacun vers leur ami de fraîche date... »

Voyant cette manœuvre, Passe-Partout se dressa sur ses jambes et mit une main dans sa poche, d'où il tira rapidement un revolver.

Mais le pauvre garçon n'eut pas le temps de s'en servir : Cardon bondit sur lui, empoigna l'arme et l'arracha des mains de Passe-Partout ; puis, de la main gauche, il entoura le maigre cou du petit homme, qu'il alla proprement coler à la muraille.

De son côté, Lafleur s'était disposé à attaquer Bill ; mais voyant ce dernier dans l'impossibilité absolue de se lever, il se contenta de le fouiller et de lui ôter son poignard.

« Des cordes ! cria Cardon. Vas prendre celles qui lient Després. »

Lafleur partit en courant. Mais un épouvantable fracas l'arrêta sur le seuil du cabinet noir, et un homme bondit comme un léopard en face de lui.

« A moi, Lafleur ! à moi, Cardon ! cria cet homme, d'une voix terrible.

—Gustave ! Gustave ! » hurlèrent les étudiants.

C'était, en effet, Gustave Després.

Comment s'était-il échappé ? par quel trou de souris avait-il passé ?

Nous allons le dire.

La porte ne se fut pas plus tôt fermée sur les talons du dernier de ses geôliers, que Gustave sortit de son impassibilité et chercha à se débarrasser de ses liens.

La chose n'était pas facile et, pendant une bonne heure, le prisonnier s'épuisa en efforts infructueux. Les cordes étaient solides et le ficelage exécuté de main de maître. Pas la moindre possibilité de desserrer les tenaces nœuds coulauds qui retenaient les poignets derrière le dos !

Després, ruisselant de sueurs et accablé de fatigue, se laissa retomber sur le sol, dans un état de prostration complète.

Mais si le corps se reposait, la tête continua de travailler.

Au bout d'un quart-d'heure de réflexion, le jeune homme tressaillit sur sa couche raboteuse. Une idée venait de lui traverser la tête : « Si je pouvais prendre mon couteau ! »

Hum ! ce n'était pas une mince affaire ! Le couteau en question se trouvait dans la poche droite du pantalon... et comment l'atteindre ?... N'importe ! Després se mit aussitôt à l'œuvre. Il se tourna, se retourna, se tordit, réussit à introduire le bout de ses doigts dans la bienheureuse poche, à saisir le couteau, le sortit à moitié, le perdit, le rattrapa, et finalement poussa un cri de triomphe... »

Le couteau sauveur, échappé de sa retraite, gisait sur le sol !

Le prendre, l'ouvrir, couper, scier un peu partout fut l'affaire de cinq minutes.

Quand Gustave cessa de travailler, ses liens gisaient par terre ; il était libre... dans sa prison !

Comme on peut le supposer naturellement, le bâillon sous lequel étouffait le prisonnier subit le même sort que les liens, et le Roi des Etudiants put enfin détenir ses pauvres membres tout courbaturés.

Cela fait, Després se mit en devoir d'inspecter sa prison. Un rayon de lune qui filtrait par le grillage d'un petit soupirail, lui ayant paru insuffisant pour bien étudier les lieux, le jeune homme alluma une allumette, puis deux, puis six, puis d'autres encore.

Après cette série d'illumination fastueuses, Gustave savait ce qu'il voulait savoir ; il était fixé sur l'unique chance qu'il avait de se tirer d'affaire.

On n'a pas oublié que la cave où avait été transporté notre ami se trouvait du côté du

nord, séparée de la distillerie par un mur mitoyen et ayant au-dessus d'elle les appartements inoccupés de la masure, dont un servait de prison à la malheureuse sœur du Caboulot.

Or, le plancher supérieur de cette cave était dans un état complet de délabrement. Les madiers qui la composaient étaient aux trois-quarts pourris et ne tenaient aux solives que par un miracle des lois de la pesanteur.

Gustave n'hésita pas. Il comprit que son fort couteau aurait bientôt fait justice de ce bois vermoulu et se mit à l'attaquer avec énergie et précaution, de peur d'attirer l'attention de ses ravisseurs.

Au bout d'une demi-heure de travail, deux des madiers du premier plancher étaient coupés et leurs débris gisaient par terre, laissant béante une ouverture de deux pieds sur six, à peu près, à l'encoignure nord de la cave.

Restait le deuxième plancher—celui qui formait le parquet de la pièce au-dessus.

Després se reposa cinq minutes et recommença à jouer du couteau.

Ce fut plus long, car le plancher supérieur se trouvait être en meilleur état que l'autre ; mais, enfin, après un travail opiniâtre de plus d'une heure, une coupure transversale en avait séparé les madiers et il ne restait plus qu'à les faire basculer sur la solive qui touchait à la muraille.

Després avait un crochet à son bienheureux couteau ; il l'introduisit dans la rainure, tira à lui et faillit pousser un cri de joie, en voyant le jour lui arriver à flots par l'ouverture que laissent les madiers en tombant.

Mais une autre émotion, plus forte et plus inattendue, lui était réservée.

En passant sa tête par le trou pour se hisser à l'étage supérieur, Gustave aperçut une jeune fille assise sur un méchant grabat, dans le coin d'une chambre triste et nue. La malheureuse avait la tête dans ses mains et lui tournait le dos. Elle était, sans doute, sous le coup d'une immense préoccupation, car elle n'entendit pas le bruit que faisait Després en prenant pied dans son réduit.

Le Roi des Etudiants fit un pas en avant ; la jeune fille se retourna, éfrayée, et deux cris étouffés partirent simultanément :

« Gustave ! »

« Louise ! »

Puis un court silence suivit, pendant lequel les deux anciens amants des bords du Richelieu sentirent leur cœur envahi par un flot de souvenirs douloureux. Louise était trop émue pour parler, et Gustave, brusquement placé en face de cette jeune fille qu'il avait tant aimée, croyait entendre gronder en lui-même, comme un tonnerre lointain, les dernières rumeurs de sa passion expirante.

Ce fut lui qui, dominant son trouble, rompit le premier ce silence plein d'angoisses.

« Louise, dit-il avec mélancolie, nous nous revoyons dans de tristes circonstances.

—Hélas ! Gustave, répondit la jeune fille, en relevant sa tête blonde et son visage pâli, que vous est-il donc arrivé et comment se fait-il que je vous retrouve ici, après vous avoir laissé là-bas, tout sanglant et évanoui ?

—C'est toute une histoire. J'ai été transporté chez vous par Georges et je n'en suis parti qu'hier soir, après que les soins assidus de votre excellent père et d'un habile médecin m'eussent remis sur pied.

—Ah !... mais cela ne me dit pas pourquoi vous m'apparaissez comme dans les contes de fée, surgissant des entrailles de la terre.

—Oh ! ceci est le fait d'un monsieur qui m'en veut beaucoup et ne me l'a que trop prouvé, répondit Gustave, avec un sourire amer.

—Que voulez-vous dire ? fit Louise, étonnée.

—Je veux dire que, tel que vous me voyez, je suis prisonnier de monsieur Lapierre.

—Vraiment ?... le misérable ne s'est pas contenté... ?

—De m'envoyer au pénitencier ?... de m'assassiner dans un endroit écarté ?... Non, mademoiselle ; il lui restait à me séquestrer : c'est ce qu'il vient de faire.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la pauvre fille ; mais c'est donc un monstre que cet homme ?

—Comme vous dites, mademoiselle, répondit Després, en s'inclinant froidement.

Puis, au bout de quelques secondes, il reprit :

« Et, vous, depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

—Depuis cette soirée où je vous trouvai dans le parc de Mme Privat, baignant dans votre sang.

—Comment vous trouviez-vous là ? demanda le jeune homme, avec une certaine anxiété.

Louise hésita un instant, puis répondit d'une voix douce :

« J'étais allée chez vous avec mon frère et, apprenant votre départ, nous allions à votre rencontre.

—A ma rencontre !... Et pourquoi ? »

Louise tomba à genoux, prit les mains de Després et murmura en sanglotant :

« J'avais assez souffert... je voulais être pardonnée ! »

Gustave pâlit... Le fantôme de la trahison de sa fiancée se dressa un moment devant ses yeux, escorté du spectre sévère de la vengeance... Mais il avait souffert, lui aussi, et chez les âmes vraiment fortes, la souffrance élève le sentiment et met au cœur la sainte compassion... »

Gustave chassa donc, d'un froncement de sourcil, les deux sinistres apparitions. Il releva Louise, la baisa au front et lui dit simplement :

« Louise, de ce jour, le passé n'existe plus : je te pardonne ! »

La douce jeune fille, sentant qu'elle méritait ce pardon, ne répondit qu'un mot :

« Merci ! »

Puis elle ajouta aussitôt :

« Et, maintenant, mon bon Gustave, cours où le devoir t'appelle. Il y a là-bas une malheureuse enfant qui t'attend comme un sauveur. Laisse-moi et vole à la Canardière.

—Tu as raison, Louise, mais nous irons tous deux. Ton témoignage ne sera pas inutile.

—Je suis prête à tout.

En ce moment, une voix puissante se fit entendre au loin, dans la maison, chantant ce refrain connu :

C'est notre grand-père Noël,
Patriarche digne,
Que l'on Dieu nous a conservé
Pour planter la vigne.

« Lafleur ici ! s'écria Gustave. Nous sommes sauvés. Vite à l'œuvre ! »

Et, bondissant vers la porte, le vigoureux jeune homme la frappa si violemment de son pied, qu'elle vola en éclat.

C'était ce fracas qu'avait entendu Lafleur.

Cinq minutes plus tard, Bill et Passe-Partout étaient garrottés à leur tour, et Gustave Després, sur le point de partir, disait :

« Mes amis, il est cinq heures et je n'ai pas un instant à perdre. Je vois donc prendre les devants. Quant à vous, abandonnez ces deux coquins à leur sort et conduisez cette jeune fille là où elle vous dira d'aller. C'est compris, n'est-ce pas ! »

—Oui, oui ! et elle n'aura pas à se plaindre de nous, répliquèrent les étudiants.

—A tantôt, alors !

—A tantôt ! Vive le Roi des Etudiants ! »

Gustave prit sa course et descendit la route de Charlesbourg ; mais, au moment d'en tourner l'angle, il se heurta presque à un jeune homme qui la remontait.

Il ne put retenir une exclamation :

« Le Caboulot ! »

—Gustave ! répondit l'enfant, tout essoufflé.

—D'où sors-tu ?

—De chez Lapierre.

—Je m'en doutais. Tu t'es donc évadé ?

—Oui. Tout le monde est en campagne depuis hier soir. On m'a donné pour gardienne une femme à qui il restait un morceau de cœur : je l'ai attendrie, et je cours chez une certaine mère Friponne que j'ai entendu nommer de ma prison. Ma sœur doit y être.

—Elle y est, et sous bonne garde, encore. Hâte-toi et ramène-la... elle te dira où.

—J'y vole... Et toi ?

—Je suis pressé... je te conterai cela plus tard. Au revoir ! »

Et Gustave poursuivit son chemin, au pas de course.

Nous avons vu que, lorsqu'il arriva, il n'était que temps !

CHAPITRE XXIX

LE JUGEMENT DE DIEU

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, quel coup de théâtre produisit l'arrivée du Roi des Etudiants dans le grand salon du cottage, alors envahi par l'élite de la société québécoise.

Lapierre, debout près du notaire, se laissa tomber sur un siège, pendant que sa figure de cire prenait les teintes livides de la terreur.

Quand à Laure—nous l'avons dit—elle se laissa échapper la plume qu'elle tenait, joignit les mains et leva les yeux au ciel, dans un élan spontané de gratitude.

Tout le monde s'était retourné vers la porte et chacun regardait avec une profonde stupefaction ce beau jeune homme pâle qui s'était arrêté sur le seuil du salon et dont la vue impressionnait si fort le couple qui allait bientôt s'unir.

Ce fut une heureuse diversion pour Champfort, car elle empêcha son coup de tête d'être trop remarqué, et Edmond put le ramener à l'écart sans qu'il fit aucune résistance.

Cependant, Gustave Després, après s'être orienté un instant et avoir promené son regard dans la vaste pièce, s'avança lentement vers la table et s'inclinant devant madame Privat, qui n'était pas encore revenue de son ébahissement :

« Madame, dit-il d'une voix grave, vous me pardonnerez d'avoir répondu si tard à votre gracieuse invitation d'assister à votre bal. Rien moins que la privation absolue de ma liberté n'aurait pu m'empêcher d'assister aux splendeurs de ce grand festival. Aussi, étais-je bel et bien prisonnier. Mais j'ai brisé mes liens, fait sauter mes verrous... et me voici ! »

Et Després, en prononçant ces paroles sur un ton d'exquise galanterie, se retourna à demi du côté de Lapierre et lui jeta un regard froidement railleur, que ce dernier ne put soutenir.

La riche veuve ne savait trop que penser de cette tirade, qu'elle trouvait pour le moins excentrique ; mais elle était de trop bonne société pour ne pas y répondre poliment.

« Monsieur, dit-elle gracieusement, vous nous donnez là, à mes enfants et à moi, une trop grande preuve d'attachement pour que je ne vous prie pas de me dire votre nom.

—Madame, répondit le jeune homme, je me nommais autrefois Gustave Lenoir ; mais des circonstances d'une nature particulière m'ont forcé de prendre le nom de ma mère, et, maintenant, je m'appelle Gustave Després.

—C'est notre roi, ma mère, c'est le Roi des Etudiants ! ajouta Edmond.

—Ah ! fit la veuve. Eh bien ! sire, ajoutez-elle en souriant, Votre Majesté nous fera l'honneur de signer sur le contrat de mariage de ma